

BX 1756

M 32

M 3

1830

### AVIS DE L'AUTEUR.

Ces Sermons ne sont que des entretiens particuliers, faits pour l'instruction du roi (Louis XV), avant sa majorité, et pour les personnes de la cour, qui composoient seules l'auditoire de la chapelle du château des Tuileries, quand ces discours y furent prononcés.



FONDO BIBLIOTECA PUBLICA  
DEL ESTADO DE NUEVO LEON

## PETIT CARÊME DE MASSILLON

### SERMON

POUR LA FÊTE DE LA PURIFICATION  
DE LA SAINTE VIERGE.

### DES EXEMPLES DES GRANDS.

*Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem  
multorum in Israel.*

Celui que vous voyez est établi pour la ruine et pour  
la résurrection de plusieurs en Israël.

Luc, c. 2, v. 34.

### SIRE,

TELLE est la destinée des rois et des princes  
de la terre, d'être établis pour la perte comme  
pour le salut du reste des hommes; et quand  
le ciel les donne au monde, on peut dire que  
ce sont des bienfaits ou des châtiments pu-  
blycs que sa miséricorde ou sa justice pré-  
pare aux peuples.

Oui, SIRE, en ce jour heureux où vous fûtes donné à la France, et où, porté dans le temple saint, le pontife vous marqua sur les autels du signe sacré de la foi, il fut vrai de dire de vous : Cet enfant auguste vient de naître pour la perte comme pour le salut de plusieurs autres.

Jésus-Christ lui-même, prenant possession aujourd'hui, dans le temple, de sa nouvelle royauté, n'est pas exempt de cette loi. Il est vrai que ses exemples, ses miracles et sa doctrine, qui vont assurer le salut à tant de brebis d'Israël, ne deviendront une occasion de chute et de scandale pour le reste des Juifs, que par l'incrédulité qui les rendra plus inexcusables ; et qu'ainsi le même évangile, qui sera le salut et la rédemption des uns, sera la ruine et la condamnation des autres.

Heureux les princes et les grands, si leur sainteté toute seule étoit, pour les hommes corrompus, une occasion de censure et de scandale, et si leurs exemples, comme ceux de Jésus-Christ, ne devenoient l'écueil et la condamnation du vice, qu'en le rendant plus inexcusable, en devenant l'appui et le modèle de la vertu !

Ainsi, mes frères, vous que la Providence a élevés au-dessus des autres hommes ; et vous sur-tout, SIRE, vous que la main de Dieu, protectrice de cette monarchie, a comme retiré du milieu des ruines et des débris de la maison royale, pour vous placer sur nos têtes, vous qu'il a rallumé comme une étincelle précieuse dans le sein même des ombres de la mort, où il venoit d'éteindre toute votre auguste race, et où vous étiez sur le point de vous éteindre vous-même : oui, SIRE, je le répète, voilà les destinées que le ciel vous prépare ; vous êtes établi pour la perte comme pour le salut de plusieurs : *positus in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.*

Les exemples des princes et des grands roulent sur cette alternative inévitable : ils ne sauroient ni se perdre ni se sauver tout seuls. Vérité capitale, qui va faire le sujet de ce discours.

#### PREMIÈRE PARTIE.

SIRE,

Comme le premier penchant des peuples est d'imiter les rois, le premier devoir des

rois est de donner de saints exemples aux peuples. Les hommes ordinaires ne semblent naître que pour eux seuls; leurs vices ou leurs vertus sont obscurs comme leur destinée; confondus dans la foule, s'ils tombent ou s'ils demeurent fermes, c'est également à l'insu du public; leur perte ou leur salut se borne à leur personne, ou du moins leur exemple peut bien séduire et détourner quelquefois de la vertu, mais il ne sauroit imposer et autoriser le vice.

Les princes et les grands, au contraire, ne semblent nés que pour les autres. Le même rang qui les donne en spectacle les propose pour modèles; leurs mœurs forment bientôt les mœurs publiques: on suppose que ceux qui méritent nos hommages ne sont pas indignes de notre imitation: la foule n'a point d'autre loi que les exemples de ceux qui commandent: leur vie se reproduit, pour ainsi dire, dans le public; et si leurs vices trouvent des censeurs, c'est d'ordinaire parmi ceux qui les imitent.

Aussi la même grandeur qui favorise les passions, les contraint et les gêne; et, comme dit un ancien, plus l'élevation semble nous

donner de licence par l'autorité, plus elle nous en ôte les bienséances.<sup>1</sup>

Mais d'où viennent ces suites inévitables que les exemples des grands ont toujours parmi les peuples? Le voici: du côté des peuples, c'est la vanité et l'envie de plaire; du côté des grands, c'est l'étendue et la perpétuité.

Je dis la vanité du côté des peuples. Oui, mes frères, le monde, toujours inexplicable, a de tout temps attaché également de la honte et au vice et à la vertu: il donne du ridicule à l'homme juste; il perce de mille traits l'homme dissolu: les passions et les œuvres saintes fournissent la même matière à ses dérisions et à ses censures; et, par une bizarrerie que ses caprices seuls peuvent justifier, il a trouvé le secret de rendre en même temps et le vice méprisable et la vertu ridicule. Or, les exemples de dissolution dans les grands, en autorisant le vice, en ennoblissant la honte et l'ignominie, lui ôtent ce qu'il a de méprisable aux yeux du public: leurs passions deviennent bientôt dans les autres de nou-

<sup>1</sup> *Ita, in maximâ fortunâ, minima licentia est.*  
SALUSTE.

veaux titres d'honneur, et la vanité seule peut leur former des imitateurs.

Notre nation sur-tout, ou plus vaine, ou plus frivole, comme on l'en accuse, ou, pour parler plus équitablement et lui faire plus d'honneur, plus attachée à ses maîtres et plus respectueuse envers les grands, se fait une gloire de copier leurs mœurs, comme un devoir d'aimer leur personne : on est flatté d'une ressemblance qui, nous rapprochant de leur conduite, semble nous rapprocher de leur rang. Tout devient honorable d'après de grands modèles; et souvent l'ostentation toute seule nous jette dans des excès auxquels l'inclination se refuse. La ville croiroit dégénérer en ne copiant pas les mœurs de la cour : le citoyen obscur, en imitant la licence des grands, croit mettre à ses passions le sceau de la grandeur et de la noblesse; et le désordre dont le goût lui-même se lasse bientôt, la vanité toute seule le perpétue.

Mais, SIRE, d'un autre côté tout reprend sa place dans un état où les grands, et le prince sur-tout, adorent le Seigneur. La piété est en honneur dès qu'elle a de grands exemples pour elle : les justes ne craignent plus ce ridicule que le monde jette sur la

vertu, et qui est l'écueil de tant d'âmes faibles; on craint Dieu sans craindre les hommes; la vertu n'est plus étrangère à la cour; le désordre lui-même n'y va plus la tête levée; il est réduit à se cacher ou à se couvrir des apparences de la sagesse; la licence ne paroît plus revêtue de l'autorité publique, et si le vice n'y perd rien, le scandale du moins diminue. En un mot, les devoirs de la religion entrent dans l'ordre public; ils deviennent une bienséance que le monde lui-même nous impose : le culte peut encore être méprisé en secret par l'impie, mais il est vengé du moins par la majesté et la décence publique. Le temple saint peut encore voir au pied de ses autels des pécheurs et des incrédules; mais il n'y voit plus de profanateurs : le zèle de votre auguste bisaïeul avoit, par des lois sévères, puni souvent, et toujours flétri de son indignation et de sa disgrâce, ce scandale dans son royaume. Il peut se trouver encore des hommes corrompus qui refusent à Dieu leur cœur; mais ils n'oseroient lui refuser leurs hommages. En un mot, il peut être encore aisé de se perdre; mais du moins il n'est pas honteux de se sauver.

Or, quand l'exemple des grands ne serviroit qu'à autoriser la vertu, qu'à la rendre respectable sur la terre, qu'à lui ôter ce ridicule impie et insensé que le monde lui donne, qu'à mettre les justes à couvert de la tentation des dérisions et des censures, qu'à établir qu'il n'est pas honteux à l'homme de servir le Dieu qui l'a fait naître et qui le conserve, que le culte qu'on lui rend est le devoir le plus glorieux et le plus honorable à la créature, et que le titre de serviteur du Très-Haut est mille fois plus grand et plus réel que tous les titres vains et pompeux qui entourent le diadème des souverains; quand l'exemple des grands n'auroit que cet avantage, quel honneur pour la religion, et quelle abondance de bénédictions pour un empire!

SIRE, heureux le peuple qui trouve ses modèles dans ses maîtres, qui peut imiter ceux qu'il est obligé de respecter, qui apprend dans leurs exemples à obéir à leurs lois, et qui n'est pas contraint de détourner ses regards de ceux à qui il doit des hommages!

Mais quand les exemples des grands ne trouveroient pas dans la vanité seule des peuples une imitation toujours sûre, l'inté-

rêt et l'envie de leur plaire leur donneroient autant d'imitateurs de leurs actions, que leur autorité forme de prétendants à leurs grâces.

Le jeune roi Roboam oublie les conseils d'un père, le plus sage des rois; une jeunesse inconsidérée est bientôt appelée aux premières places, et partage ses faveurs en imitant ses désordres.

Les grands veulent être applaudis; et, comme l'imitation est de tous les applaudissements le plus flatteur et le moins équivoque, on est sûr de leur plaire dès qu'on s'étudie à leur ressembler: ils sont ravis de trouver dans leurs imitateurs l'apologie de leurs vices, et ils cherchent avec complaisance dans tout ce qui les environne de quoi se rassurer contre eux-mêmes.

Ainsi l'ambition, dont les voies sont toujours longues et pénibles, est charmée de se frayer un chemin plus court et plus agréable: le plaisir, d'ordinaire irréconciliable avec la fortune, en devient l'artisan et le ministre: les passions, déjà si favorisées par nos penchants, trouvent encore dans l'espoir de la récompense un nouvel attrait qui les anime; tous les motifs se réunissent contre la vertu; et s'il est si malaisé de se défendre du vice

qui plaît, qu'il est difficile de ne pas s'y livrer, lorsque de plus il nous honore!

Tel est, SIRE, le malheur des grands que des passions injustes entraînent. Leur exemple corrompt tous ceux que leur autorité leur soumet : ils répandent leurs mœurs en distribuant leurs grâces; tout ce qui dépend d'eux veut vivre comme eux. SIRE, n'estimez dans les hommes que l'amour du devoir, et vos bienfaits ne tomberont que sur le mérite : condamnez dans les autres ce que vous ne sauriez vous justifier à vous-même. Les imitateurs des passions des grands insultent à leurs vices en les imitant. Quel malheur, quand le souverain, peu content de se livrer au désordre, semble le consacrer par les grâces dont il l'honore dans ceux qui en sont ou les imitateurs ou les honteux ministres! quel opprobre pour un empire! quelle indécence pour la majesté du gouvernement! quel découragement pour une nation, et pour les sujets habiles et vertueux à qui le vice enlève les grâces destinées à leurs talents et à leurs services! quel décri et quel avilissement pour le prince dans l'opinion des cours étrangères! et de-là quel déluge de maux dans le peuple! les places occupées

par des hommes corrompus; les passions, toujours punies par le mépris, devenues la voie des honneurs et de la gloire; l'autorité, établie pour maintenir l'ordre et la pudeur des lois, méritée par les excès qui les violent; les mœurs corrompues dans leur source; les astres qui devoient marquer nos routes, changés en des feux errants qui nous égarent; les bienséances, même publiques, dont le vice est toujours jaloux, renvoyées comme des usages surannés à l'antique gravité de nos pères; le désordre débarrassé de la gêne même des ménagements; la modération dans le vice devenue presque aussi ridicule que la vertu.

Mais, SIRE, si la justice et la piété dans les grands prennent la place des passions et de la licence, quelle source de bénédictions pour les peuples! C'est la vertu qui distribue les grâces; c'est elle qui les reçoit : les honneurs vont chercher l'homme sage qui les mérite et qui les fuit, et fuient l'homme vendu à l'iniquité qui court après; les fonctions publiques ne sont confiées qu'à ceux qui se dévouent au bien public; le crédit et l'intrigue ne mènent à rien; le mérite et les services n'ont besoin que d'eux-mêmes; le

goût même du souverain ne décide pas de ses largesses; rien ne lui paroît digne de récompense dans ses sujets, que les talents utiles à la patrie; les faveurs annoncent toujours le mérite, ou le suivent de près; il n'y a de mécontents dans l'état que les hommes oiseux et inutiles; la paresse et la médiocrité murmurent toutes seules contre la sagesse et l'équité des choix; les talents se développent par les récompenses qui les attendent; chacun cherche à se rendre utile au public, et toute l'habileté de l'ambition se réduit à se rendre digne des places auxquelles on aspire. En un mot, les peuples sont soulagés, les foibles soutenus, les vicieux laissés dans la boue, les justes honorés, Dieu béni dans les grands qui tiennent ici-bas sa place; et si l'envie de leur plaire peut former des hypocrites, outre que le masque tombe tôt ou tard, et que l'hypocrisie se trahit toujours par quelque endroit elle-même, c'est du moins un hommage que le vice rend à la vertu, en s'honorant même de ses apparences.

Voilà, du côté des peuples, les suites que la vanité et l'envie de plaire attachent toujours aux exemples des grands: de leur côté,

c'est l'étendue et la perpétuité qui en font comme le signal ou du désordre ou de la vertu parmi les hommes.

### SECONDE PARTIE.

Je dis l'étendue, une étendue d'autorité: que de ministres de leurs passions n'enveloppent-ils pas dans leur condamnation et dans leur destinée!

Si un amour outré de la gloire les enivre, tout leur souffle la désolation et la guerre; et alors, SIRE, que de peuples sacrifiés à l'idole de leur orgueil! que de sang répandu qui crie vengeance contre leur tête! que de calamités publiques dont ils sont les seuls auteurs! que de voix plaintives s'élèvent au ciel contre des hommes nés pour le malheur des autres hommes! que de crimes naissent d'un seul crime! Leurs larmes pourroient-elles jamais laver les campagnes teintes du sang de tant d'innocents? et leur repentir tout seul peut-il désarmer la colère du ciel, tandis qu'il laisse encore après lui tant de troubles et de malheurs sur la terre?

SIRE, regardez toujours la guerre comme le plus grand fléau dont Dieu puisse affliger un empire: cherchez à désarmer vos enne-

mis, plutôt qu'à les vaincre. Dieu ne vous a confié le glaive que pour la sûreté de vos peuples, et non pour le malheur de vos voisins. L'empire sur lequel le ciel vous a établi est assez vaste; soyez plus jaloux d'en soulager les misères que d'en étendre les limites; mettez plutôt votre gloire à réparer les malheurs des guerres passées, qu'à en entreprendre de nouvelles; rendez votre règne immortel par la félicité de vos peuples plus que par le nombre de vos conquêtes; ne mesurez pas sur votre puissance la justice de vos entreprises, et n'oubliez pas que, dans les guerres les plus justes, les victoires traînent toujours après elles autant de calamités pour un état, que les plus sanglantes défaites.

Mais si l'amour du plaisir l'emporte dans les souverains sur la gloire, hélas! tout sert à leurs passions, tout s'empresse pour en être les ministres, tout en facilite le succès, tout en réveille les désirs, tout prête des armes à la volupté; des sujets indignes la favorisent; les adulateurs lui donnent des titres d'honneur; des auteurs profanes la chantent et l'embellissent; les arts s'épuisent pour en diversifier les plaisirs; tous les talents desti-

nés par l'Auteur de la nature à servir à l'ordre et à la décoration de la société, ne servent plus qu'à celle du vice; tout devient les ministres, et par-là les complices de leurs passions injustes. SIRE, qu'on est à plaindre dans la grandeur! les passions, qui s'usent par le temps, s'y perpétuent par les ressources; les dégoûts, toujours inséparables du désordre, y sont réveillés par la diversité des plaisirs; le tumulte seul, et l'agitation qui environne le trône, en bannit les réflexions, et ne laisse jamais un instant le souverain avec lui-même. Les Nathans eux-mêmes, les prophètes du Seigneur, se taisent et s'affoiblissent en l'approchant: tout lui met sans cesse sous l'œil sa gloire; tout lui parle de sa puissance, et personne n'ose lui montrer, même de loin, ses foiblesses.

A l'étendue de l'autorité ajoutez encore une étendue d'éclat; ce n'est pas à la nation seule que se borne l'impression et l'effet contagieux de leurs exemples. Les grands sont en spectacle à tout l'univers; leurs actions passent de bouche en bouche, de province en province, de nation en nation: rien n'est privé dans leur vie; tout appartient au public: l'étranger, dans les cours les plus éloi-

gnées, a les yeux sur eux comme le citoyen : ils vont se faire des imitateurs jusque dans les lieux où leur puissance leur forme des ennemis ; le monde entier se sent de leurs vertus ou de leurs vices ; ils sont, si je l'ose dire, citoyens de l'univers ; au milieu de tous les peuples se passent des événemens qui prennent leur source dans leurs exemples ; ils sont chargés devant Dieu de la justice ou des iniquités des nations, et leurs vices ou leurs vertus ont des bornes encore plus étendues que celles de leur empire.

La France sur-tout, qui depuis long-temps fixe tous les regards de l'Europe, est encore plus en spectacle qu'aucune autre nation ; les étrangers y viennent en foule étudier nos mœurs, et les porter ensuite dans les contrées les plus éloignées : nous y voyons même les enfans des souverains s'éloigner des plaisirs et de la magnificence de leur cour, venir ici comme des hommes privés substituer à la langue et aux manières de leur nation la politesse de la nôtre, et, comme le trône a toujours leurs premiers regards, se former sur la sagesse et la modération, ou sur l'orgueil et les excès du prince qui le remplit. SIRE, montrez-leur un souverain qu'ils puis-

sent imiter ; que vos vertus et la sagesse de votre gouvernement les frappent encore plus que votre puissance ; qu'ils soient encore plus surpris de la justice de votre règne, que de la magnificence de votre cour : ne leur montrez pas vos richesses, comme ce roi de Juda aux étrangers venus de Babylone ; montrez leur votre amour pour vos sujets, et leur amour pour vous, qui est le véritable trésor des souverains ; soyez le modèle des bons rois, et en faisant l'admiration des étrangers, vous ferez le bonheur de vos peuples.

Mais ce n'est pas seulement aux hommes de leur siècle que les princes et les grands sont redevables ; leurs exemples ont un caractère de perpétuité qui intéresse tous les siècles à venir.

Les vices ou les vertus des hommes du commun meurent d'ordinaire avec eux ; leur mémoire périt avec leur personne : le jour de la manifestation tout seul révélera leurs actions aux yeux de l'univers ; mais, en attendant, leurs œuvres sont ensevelies, et reposent sous l'obscurité du même tombeau que leurs cendres.

Mais les princes et les grands, SIRE, sont

de tous les siècles; leur vie, liée avec les événements publics, passe avec eux d'âge en âge; leurs passions, ou conservées dans des monuments publics, ou immortalisées dans nos histoires, ou chantées par une poésie lascive, iront encore préparer des pièges à la dernière postérité: le monde est encore plein d'écrits pernicieux qui ont transmis jusqu'à nous les désordres des cours précédentes: les dissolutions des grands ne meurent point; leurs exemples prêcheront encore le vice ou la vertu à nos plus reculés neveux, et l'histoire de leurs mœurs aura la même durée que celle de leur siècle.

Que d'engagements heureux, SIRE, leur état seul ne forme-t-il pas aux grands et aux rois pour la piété et pour la justice! S'ils y trouvent plus d'attraits pour le vice, que de puissants motifs n'y trouvent-ils pas aussi pour la vertu! quelle noble retenue ne doit pas accompagner des actions qui sont écrites en caractères ineffaçables dans le livre de la postérité! quelle gloire mieux placée que de ne se point livrer à des vices et à des passions dont le souvenir souillera l'histoire de tous les temps et les hommes de tous les siècles! quelle émulation plus louable que de

laisser des exemples qui deviendront les titres les plus précieux de la monarchie, et les monuments publics de la justice et de la vertu! enfin, quoi de plus grand que d'être né pour le bonheur même des siècles à venir, de compter que nos exemples seuls formeront une succession de vertu et de crainte du Seigneur, parmi les hommes, et que de nos cendres même il en renaitra d'âge en âge des princes qui nous seront semblables!

Telle est, SIRE, la destinée des bons rois, et tel fut votre auguste bisaïeul, ce grand roi que nous vous proposerons toujours pour modèle: hélas! il le sera de tous les rois à venir. N'oubliez jamais les derniers moments où cet héroïque vieillard, comme aujourd'hui Siméon, vous tenant entre ses bras, vous baignant de ses larmes paternelles, et offrant au Dieu de ses pères ce reste précieux de sa race royale, quitta la vie avec joie, puisque ses yeux voyoient l'enfant miraculeux que Dieu réservoir encore pour être le salut de la nation et la gloire d'Israël.

SIRE, ne perdez jamais de vue ce grand spectacle, ce père des rois mourant, et voyant revivre en vous seul l'espérance de toute sa postérité éteinte; recommandant

votre enfance à la tendre et respectable dépositaire <sup>1</sup> de votre première éducation, laquelle, en formant vos premières inclinations, et, pour ainsi dire, vos premières paroles, fut sur le point de recueillir vos derniers soupirs; confiant le sacré dépôt de votre personne au pieux prince <sup>2</sup> qui vous inspire des sentiments dignes de votre sang; à l'illustre maréchal <sup>3</sup> qui a reçu comme une vertu héréditaire la science d'élever les rois, et qui, devenu un des premiers sujets de l'état, vous apprendra à devenir le plus grand roi de votre siècle; au prélat fidèle <sup>4</sup> qui, après avoir gouverné sagement l'Eglise, lui formera en vous son plus zélé protecteur; enfin, à toute la nation, dont vous êtes en même temps et le précieux pupille et le père.

Puissiez-vous, SIRE, n'effacer jamais de votre souvenir les maximes de sagesse que ce grand prince vous laissa dans ces derniers moments comme un héritage plus précieux que sa couronne!

Il vous exhorta à soulager vos peuples;

<sup>1</sup> Madame la duchesse de Ventadour.

<sup>2</sup> Le duc du Maine.

<sup>3</sup> Le maréchal de Villeroi.

<sup>4</sup> L'ancien évêque de Fréjus.

soyez-en le père, et vous en serez doublement le maître.

Il vous inspira l'horreur de la guerre, et vous exhorta de ne pas suivre là-dessus son exemple: soyez un prince pacifique; les conquêtes les plus glorieuses sont celles qui nous gagnent les cœurs.

Il vous avertit de craindre le Seigneur: marchez devant lui dans l'innocence; vous ne régnerez heureusement qu'autant que vous régnerez saintement.

SIRE, que les dernières paroles de ce grand roi, de ce patriarche de votre famille royale, soient, comme celles du patriarche Jacob mourant, les prédictions de ce qui doit arriver un jour à sa race! et puissent ses dernières instructions devenir la prophétie de votre règne! Ainsi soit-il.